

Marie de Flavigny, comtesse D'AGOULT

CORRESPONDANCE  
GÉNÉRALE

Tome XII : 1861-1862

Édition établie et annotée par  
Charles F. DUPÊCHEZ



PARIS  
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR  
2022

[www.honorechampion.com](http://www.honorechampion.com)

## INTRODUCTION

1861-1862 : deux années fastes en terme de publications pour la comtesse d'Agoult puisqu'elle voit successivement rééditer deux de ses livres, son *Histoire de la révolution de 1848* dans une mouture corrigée, qui passe de trois à deux volumes, et son *Essai sur la liberté*. Pour le premier, elle sollicite de nouveaux témoignages et renoue à cette occasion des liens épistolaires avec Louis Blanc, toujours exilé en Angleterre, dont elle entend mieux cerner l'action pendant la deuxième république. Enfin, elle rassemble un ensemble d'articles sur l'Italie dans *Florence et Turin*. Pour chacun de ces ouvrages, elle rédige une préface qu'elle publie dans la presse peu avant leur parution en librairie, afin de leur octroyer un peu de publicité. À chaque mise en vente, elle s'étourdit des éloges prodigués par ses amis puis déchanté au fil des jours en constatant que le succès commercial qu'ils lui ont promis ne suit pas. Elle remanie aussi une nouvelle fois sans succès sa pièce de théâtre *Jacques Cœur* au mois de juin 1862. Ne lui apporteront pas davantage de notoriété les quelques poèmes qu'elle compose en août 1862 et qu'elle publiera en mai 1863. Comme elle le note dans son journal, elle les commence sur une chaise longue et les termine dans son bain. Elle reste un écrivain prisé par une élite mais loin de toucher un large public.

Dès le début de 1861, elle quitte Nice pour se rendre à Pegli, près de Gênes, où elle entre notamment en relation avec un prêtre dissident, Ausonio Franchi, qui lui rappelle l'abbé de Lamennais et lui inspire une longue étude. Ce séjour sous une température clémente ravive ses forces et son entrain. Elle s'en évade pour effectuer deux brefs voyages à Turin afin d'assister à l'ouverture du parlement. Les relations qu'elle a nouées l'année précédente lui permettent d'obtenir une place convoitée dans la tribune où elle suit les premières séances. Puis elle regagne Paris et s'en va loger à l'hôtel Montaigne, rue Montaigne, dans l'attente de trouver une location durable qu'elle arrête, un peu plus tard, sur la rue Circulaire qu'on vient de bâtir autour de la place de l'Étoile. L'immeuble est situé en face de l'ambassade ottomane. Pendant les travaux d'installation destinés à mettre l'appartement à son goût, elle séjourne à Pierrefonds où réside provisoirement celle dont elle s'est entichée, Juliette La Messine

(future Juliette Adam). C'est dans cet hôtel Montaigne, à la fin de mai et au début de juin 1861, que se déroulent des retrouvailles émouvantes et éprouvantes : elle y reçoit Franz Liszt. Seize ans se sont écoulés depuis leur dernière rencontre. De leurs trois entrevues, elle sort très ébranlée. Il hante ses rêves nocturnes dont elle se réveille en pleurs. Elle s'effondre en larmes après son départ tandis que lui paraît également affecté. Mais tous deux, cabrés dans leur orgueil, refusent de se témoigner ouvertement leur émotion. Ils semblent peu enclins à parler de sujets intimes et se contentent, entre autres, de constater leurs opinions contraires sur le régime impérial et sa politique en Italie.

La création du quotidien *Le Temps* par son ami Auguste Nefftzer, dont le premier numéro paraît le 25 avril 1861, l'occupe beaucoup. Elle ne ménage à ce dernier ni ses encouragements, ni ses critiques, contestant ses prises de position sur l'Italie en train de se bâtir et dont l'homme fort, Camillo Cavour, suscite son enthousiasme. Elle discute aussi le choix de certains collaborateurs, lui en recommande d'autres et lui cherche enfin des correspondants en Hongrie et en Italie. Auguste Nefftzer écoute parfois ses conseils et, lorsqu'il ne les suit pas, sait esquiver ses flèches par quelques flatteries diplomatiques.

C'est à la fin de cette même année qu'après avoir beaucoup tergiversé, elle entre en relation avec le prince Napoléon. Louis de Ronchard a pourtant mis toute son énergie pour l'en empêcher, prétextant que celle-ci lui attirerait de violentes représailles de la part de leurs amis républicains. Mais en vain. Émile de Girardin, le soutien de longue date, joue les entremetteurs. C'est au café Durand que tous trois passent la soirée du 24 décembre 1861 ; plongés dans une vive discussion, ils ne voient pas le temps filer. Une amitié naît aussitôt entre la comtesse d'Agoult et le prince, qui se rendra par la suite assez fréquemment dans son salon, vient dîner pour la première fois chez elle, le 6 mars 1862. Leur relation va perdurer au-delà de la chute de l'Empire. Et le prince restera l'un des rares individus, avec Hortense Allart, à avoir pu fréquenter simultanément la comtesse d'Agoult et George Sand sans qu'aucune des deux n'en prenne ombrage.

Comme elle le note dans son journal, l'année 1861 lui a apporté cette sérénité à laquelle elle aspire tant : « J'ai pu en cette année 1861 revoir L[iszt] mon frère<sup>1</sup>, entendre de la musique. Tout était pacifié au-dedans de moi. »

---

<sup>1</sup> Maurice, comte de Flavigny.

La relation intime de la comtesse d'Agoult avec sa fille Claire se délite peu à peu. Elle ne supporte pas que celle-ci tombe enceinte de son amant : « Que M<sup>r</sup> D[ally] s'entendant avec une sage-femme la cache dans Paris et se charge du mystère et de ses suites », écrit-elle, de manière surprenante de sa part, à Louis de Ronchaud, le 21 février 1861. En mai 1861, Claire de Charnacé part pour l'Angleterre...

Durant l'été 1862, alors qu'elle a retrouvé pleine possession de ses moyens intellectuels et s'en réjouit, elle s'offre une assez brève excursion en Bretagne où elle retrouve Émile Littré dans son village de Saint-Quay. Mais ce voyage lui est surtout inspiré par la connaissance qu'elle vient de faire du poète Hyacinthe du Pontavice de Heussey. Très frappée par leur rencontre, elle accepte d'aller lui rendre visite sur ses terres après qu'il lui a déclaré sa flamme, le 11 février 1862.

L'année 1862 est également celle de ses retrouvailles avec son frère, Maurice de Flavigny. De fait, s'étant avisé des nombreuses relations qu'elle a tissées dans le milieu politique et affrontant des difficultés électorales dans la circonscription d'Indre-et-Loire dont il est député, il songe au profit qu'il pourrait tirer pour sa carrière en renouant avec celle qu'il n'a eu aucune honte à spolier dans l'héritage de leur mère. La comtesse d'Agoult, dépourvue de toute rancune et restée attachée à lui, sans être dupe des raisons qui le ramènent à elle, n'évoque pas le passé et fait mine de croire à une démarche purement dictée par un retour d'affection. Quant à ses deux chevaliers servants, Louis Tribert et Louis de Ronchaud, ils continuent à s'activer pour son bien-être, bien que le premier s'absente parfois à l'occasion de longs voyages sur tous les continents.

Un grand coup la frappe au début de l'automne alors qu'elle s'apprête à se rendre chez des amis en Bourgogne, pour les vendanges : la mort soudaine de sa fille Blandine, le 11 septembre 1862 à Saint-Tropez, plus de deux mois après que celle-ci a normalement accouché d'un fils prénommé Daniel. Les deux femmes ne se sont pas revues depuis plusieurs années, par suite de la brouille née du retard qu'a mis la comtesse d'Agoult à payer la dot promise lors du mariage. Agitée par un mauvais pressentiment en apprenant cette grossesse, elle a tenté un rapprochement au printemps 1862 mais Émile Ollivier a mal pris sa démarche au prétexte qu'elle l'a effectuée par l'intermédiaire d'un tiers. Constatant un état de santé assez détérioré par ce décès brutal, son médecin, le docteur Pierre Rayer, l'envoie prendre les eaux à Vittel, dans les Vosges, où elle ne séjourne que peu de temps. De retour à Paris pour y retrouver notamment sa fille Cosima arrivée à la fin de septembre avec sa petite Daniela, elle sombre peu à peu dans une profonde « crise

nerveuse», comme elle l'écrit. La mort de son fils Daniel, en 1859, avait eu, semble-t-il, le même effet sur son état physique et moral. Parmi les lettres de condoléances qu'elle reçoit, s'en trouve une de George Sand qui, plus de quatre mois plus tôt, lui avait fait part du mariage de son fils. Mais les relations entre les deux dames, malgré leurs protestations d'amitié, ne reprennent pas pour autant.

### REMERCIEMENTS

Outre les personnes citées dans les précédents volumes, je dois, une nouvelle fois, remercier M<sup>me</sup> Sylvie Goguel, MM. Bruce Durie, Bernard Gaudillère, Pierre Nicolas, Jean-Pierre Galvan et Thierry Bodin.

Je remercie M. Pierre Dufief de sa relecture attentive.

## ABRÉVIATIONS

- A.L.* *Autour de Madame d'Agoult et de Liszt, Alfred de Vigny, Émile Ollivier, Princesse de Belgiojoso*, lettres publiées avec introduction et notes par Daniel Ollivier, Paris, Grasset, 1941.
- B.n.F.* Bibliothèque nationale de France.
- B.M.V.* Bibliothèque municipale de Versailles.
- CDA* Jacques Vier, *La Comtesse d'Agoult et son temps*, Paris, Armand Colin, 1955-1963, six volumes.
- C.G.S.* George Sand, *Correspondance*, édition de Georges Lubin, Paris, Garnier, tome XVII (1983).
- Coll. part.* Collection particulière.
- J. V.* Jacques Vier, *Daniel Stern. Lettres républicaines du Second Empire*, Paris, Les Éditions du Cèdre, 1951.
- N.A.F.* Nouvelles acquisitions françaises à la Bibliothèque nationale de France.
- Publ. part.* Publication(s) partielle(s).
- Vier-Adam* Jacques Vier, *L'École, revue pédagogique bimensuelle, classes du second cycle, enseignement littéraire*, n<sup>os</sup> 10 et 11, 4 et 18 février 1956.

### Après les numéros des lettres

- \* texte restitué d'après l'autographe ou sa photocopie.
- D texte restitué d'après une copie ou une source imprimée, l'autographe ne nous ayant pas été accessible ou ayant disparu.

**Notes pour la présente édition**

Nous avons essayé autant que possible de respecter la ponctuation des autographes originaux et ne l'avons pas rétablie lorsqu'elle manquait. En effet, l'ajout d'une virgule, dans certaines phrases de la comtesse d'Agoult, aurait pu en modifier tout le sens selon l'endroit où on l'aurait placée. D'où, *stricto sensu*, de nombreuses erreurs et imprécisions commises par les épistoliers, que nous n'avons pas voulu signaler par des [*sic*] afin de ne pas alourdir le texte. De même l'orthographe ancienne a été conservée (agraffe, appercevoir, aperçu, cigarre, cigarette, complètement, courrier, courrir, dîné, encourrir, enygme, hazard, il appèle, imbécille, madonne, mysanthrope, oculiste, parcourir, paÿs, persifflage, poëte, redingotte, renouveler, rythme, tems, verd), mais nous avons cru bon d'introduire des [*sic*] à chaque fois que le lecteur aurait pu croire à une faute typographique. Nous avons également ôté les majuscules aux noms des jours et des mois, aux titres (duc, prince) et au pronom «vous», très fréquemment utilisé par la comtesse d'Agoult.